

ABONNEMENT UNAN (52) 5750

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

LE TRIOMPHE DU TRAM A VAPEUR



HÉ LA! MOSSIEU L'ECHEVIN, BODGI VOS NARENN
VOCIAL LI TRAM!!

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
2 - Rue de l'Étève - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

Il paraît décidément que M. Janson et ses amis — choisis parmi les membres de la gauche qui ne songent pas uniquement à caser leurs parents — se mettent en mesure de présenter, à la Chambre, un projet de loi sur l'instruction obligatoire. Ce projet sera prêt bientôt. Je me réjouis de voir quelle figure vont faire nos gouvernants, vis-à-vis d'une sérieuse mise en demeure. Jusqu'à présent, ils ont pu se tirer d'affaire assez aisément. L'opportunité est une corde dont ils ont joué avec succès. Quand on leur parlait de la réforme électorale, ils avaient la ressource de prétendre que la gauche ne pouvait se mettre d'accord sur cette question, mais pour l'instruction obligatoire, que vont-ils dire? Car enfin, tous les membres de la gauche — sauf peut-être M. Warnant et deux ou trois autres — se sont, en diverses circonstances, déclarés les partisans de l'instruction obligatoire. Vont-ils, à présent, renier leur Dieu?

Le fait, en lui-même, ne serait guère étonnant. Les programmes des candidats, quand ils ne conduisent pas ceux-ci au cabinet, y vont eux-mêmes et une... inconscience (soyons gracieux!) de plus ne génère guère nos honorables. Malheureusement, cette fois, les choses pourraient ne pas aller comme sur des roulettes.

L'instruction obligatoire est une des questions sur laquelle tout le parti est d'accord. Il n'est peut-être pas un journal libéral qui ose se déclarer l'adversaire de l'obligation en matière d'instruction. La Meuse elle-même est de la fête! Je ne parle pas, bien entendu, du Journal gaga — qui n'est pas un journal. Or, quelle autorité resterait-il à un ministre s'opposant à une mesure réclamée par l'unanimité du parti auquel il doit le pouvoir? Absolument aucune. Il n'aurait probablement plus, dans ce cas, que la ressource de plier bagage. Or, comme avant tout, nos ministres bien aimés tiennent à leur portefeuille, nous pouvons espérer que, cette fois, ils s'exécuteront; mais c'est égal, ce qu'ils vont être embêtés...

NHIL.

Maudite pomme!

En cueillant la pomme, mère Eve
Nous a joué bien vilain tour:
Voyez ce qu'elle nous enlève
Et ce qu'elle donne en retour:

Sans elle on eut connu l'amour
Sans vénalité! Quel beau rêve!
Notre cœur, débordant de sève,
Se fut réveillé chaque jour.

Sans elle, pas de ces maîtresses,
Aussi cautes que traîtresses,
Pas de tailleurs, de créanciers,

De rapaces propriétaires,
Ni de banquiers, ni de notaires,
De capucins, ni de huissiers!

FIX.

Prenez garde à la Peinture

J'ai visité l'exposition des Beaux-Arts et à l'heure qu'il est, je ne suis pas encore complètement dégelé. A l'Emulation et dans la salle académique, règne un froid de loup; tous les artistes auraient dû nous envoyer des effets de neige. Il me semble cependant, qu'on pourrait bien faire un peu de feu, ne fut-ce que pour dégourdir les amateurs sérieux; sans cela les mains ne pourront jamais sortir des poches.

Tout d'abord, et avant de citer un nom, disons qu'il n'y a absolument rien, mais là rien, de vraiment remarquable; l'ensemble est d'une médiocrité déplorable et pour retrouver les quelques bonnes choses dans le tas, il faut faire énormément de recherches; car, n'en déplaise aux membres de la Commission, le placement a été fait en dépit du bon sens. C'est ainsi que telle grande croûte vous crève les yeux, à la rampe, alors que certains petits tableaux, ayant une

valeur réelle, sont relégués dans les combles de la salle académique. Vous verrez deux beaux plats d'épinards, du même amateur, s'étalant à la cimaise de l'Emulation et en cherchant bien, vous découvrirez peut-être de bons tableaux à la galerie de la salle académique (n'oubliez pas de regarder derrière les ruisseaux).

Vous verrez aussi des tableaux placés plus bas que la rampe et tellement penchés en avant, qu'il faudrait se mettre à plat ventre pour les voir. D'autres, au contraire, se penchent en arrière — sans doute pour aider la perspective.

C'est à se demander si ce ne sont pas les commissionnaires qui, en apportant les tableaux, les ont placés. On leur aura dit: « Arrangez cela comme vous voulez; faites pour un mieux. » Il est encore heureux qu'on n'en ait pas mis à l'envers!

J'ai remarqué aussi que, généralement, on avait placé un tableau de tonalité claire à côté d'un autre de tonalité foncée et ainsi de suite, c'est plus beau! cela flatte d'avantage. C'est ainsi que les calicots arrangent les étalages!

Quand vous irez voir, prenez donc un plumet. Pour certaines toiles, une bonne couche de poussière fait très bien, mais il y en a cependant quelques-uns qui méritent d'en être débarrassés.

Aujourd'hui nous ne dirons rien des tableaux en particulier, nous nous arrêtons seulement un instant à l'article 10 du règlement placé en tête du catalogue:

« Art. 10. — La Ville fournit un subside annuel de deux mille francs, destiné, ainsi que le subside annuel de 500 francs fourni par la Province, à l'acquisition, pour le Musée communal, d'objets d'art figurant à l'Exposition.

Les fonds qui ne pourraient être utilement employés seront mis en réserve à la Caisse d'épargne, pour être appliqués aux Expositions suivantes. »

Le gouvernement aussi, je pense, doit contribuer pour une bonne part dans l'acquisition d'œuvres pour le Musée. Il est à espérer que cette somme sera mise en réserve à la caisse d'épargne, car on ne doit pas perdre de vue que, d'abord, cet argent, est l'argent des contribuables, de vous, de moi, de tout le monde. De plus, les tableaux qui doivent figurer au Musée sont destinés à faire l'éducation artistique de nos jeunes peintres et stimuler le goût des arts. C'est assez dire qu'un Musée ne doit renfermer que des œuvres d'un mérite réel, indiscutable. Or ce n'est pas précisément ce que nous avons à Liège. En général, notre Musée renferme des tableaux plus qu'ordinaires et il n'y a pas bien longtemps, nous avons encore été gratifiés de deux tableaux de même genre, alors qu'un seul était de trop. Il est temps que cela finisse. Il ne faut pas que notre Musée, de halle des drapiers qu'il était, devienne la halle des artistes.

Au point de vue artistique, Liège tend à se faire une place spéciale. On sait ce que vaut, à présent, notre scène lyrique. On y fait de tout, excepté de l'art véritable. Or, l'exposition ouverte actuellement à l'Emulation, nous porte à croire que les artistes étrangers ont voulu dédommager la patrie de Grétry. Si Liège manque de rossignols au théâtre et au conservatoire, se seront-ils dit, donnons-lui les moyens d'aller en faire provision à l'exposition de peinture. Et c'est ce qui explique pourquoi nous nous trouvons en présence de l'exposition la plus médiocre des temps passés, présents et futurs.

A. QUARELLE.

P.-S. — Les sculptures ne sont pas encore placées, mais ne vous impatientez pas: on attend le menuisier!

(Historique.)

ANNIVERSAIRE

C'est un triste anniversaire
Que le jour où tu quittas
Ces lieux, et que solitaire
Je n'entendis plus tes pas!

Ne t'en souviendrais-tu pas?
Et pourtant à ta paupière
Perlait une larme amère
Et je sanglotais tout bas!

Avec toi partait ma vie
Et je n'avais qu'une envie:
De pouvoir bientôt mourir.

Depuis, ont fui bien des heures!
Et, malgré tout, tu demeures
Mon plus tendre souvenir.

FORTUNIO.

Encore le Petit-Poucet

Pauvre petit Poucet!

A-t-il dû être vexé, lorsque l'on s'est occupé de lui dans le Frondeur!

Figurez-vous que le pauvre petit disciple de Cujas a voulu se venger de la bourrade qu'il a reçue ici. Et sur qui a-t-il voulu se venger, grand Dieu? Sur ce pauvre petit J. C. (pas confondre avec Jésus-Christ) de la Meuse, l'homme le plus inoffensif qu'il soit sur la terre.

Le petit Poucet s'était fourré en tête que c'était le dit J. C. qui avait fourni au Frondeur des renseignements qui nous ont permis de signaler l'inqualifiable conduite du petit avocat, à l'égard de M. Demblon. Aussi, quand le jeune J. C. — un autre petit — posa sa candidature à l'une des places vacantes au sein de la Société Franklin, le petit Poucet et son clan poussèrent cette clameur terrible: c'est lui qui a communiqué des renseignements au Frondeur!

Là-dessus, bataille rangée. Les uns tenant pour J. C., d'autres pour le petit Poucet. En fin de compte, le pauvre innocent a tout de même obtenu le titre qu'il ambitionnait (il y a des gens qui ont de singuliers goûts) et le petit Poucet a empêché une croquignole de plus.

Cette seconde leçon enlèvera sans doute, au petit Poucet, la manie de taper sur les humbles. Du reste, s'il y revenait, nous serions là pour lui donner sur les doigts.

Un mot encore.

Quand le petit Poucet a à se plaindre du Frondeur, ce n'est pas à un membre quelconque de la Société Franklin qu'il doit faire supporter la responsabilité de nos articles. Qu'il entre dans la rue de l'Étève; au numéro 12, se trouvent nos somptueux bureaux. Il peut sonner en toute confiance, on le recevra avec plaisir. ARGUS.

P.-S. — A propos, vous ne savez pas? Le petit Poucet sollicite la place de professeur de droit romain à l'université.

Mince de prestige!

L'ÉDREDON

A cause de l'édrédon de soie, qui se renfle, ils ont une grande querelle, ce soir, avec des caresses et des rires, la petite épouse et le jeune époux. Lui, dont un sang chaleureux brûle les veines et gonfle le cou, il est tout haletant sous l'enveloppement du duvet, et voudrait l'écartier; mais elle, dans sa pudeur frileuse, s'y pelotonne et s'y cramponne de ses dix doigts acharnés. « Il est si lourd! — Non, très léger! — On étouffe! — Je grelotte! » Et ce sont, parmi des colères qui s'amuse, de longs débats, et presque une lutte où les bras heureux s'enlacent, et le cri des chatouillements imprévus, et la réconciliation du baiser. O doux combats du lit conjugal, quand la lune de miel, encore, monte délicieusement dans le nuage des rideaux à l'horizon de l'alcôve! Enfin la petite épouse triomphe, et, sous la caressante lourdeur, elle s'endort, lentement, le nez seul hors des draps.

Elle dort? Le mari suit son projet! Peu à peu, se riant bien de rire de peur qu'elle ne s'éveille, il soulève l'édrédon et le tire, le tire, le fait glisser, le pousse, le regarde s'épancher sur le tapis dans une chute molle. C'est fait! il respire à pleins poumons! Mais elle va trembler de froid sans doute, la frileuse dormeuse, et déclare la paupière, et se plaint? Non, point du tout. Bien que l'édrédon ne soit plus sur le lit, elle sent une tiédeur lui vêtir tout le corps de délice: dans un sourire d'infini bien-être s'épanouit sa bouche où luisent les dents ravies; et, doucement oppressée, sans ouvrir les yeux, en songe: « C'est pourtant vrai qu'il est lourd et qu'on étouffe un peu, » dit-elle.

CATULLE MENDÈS.

AU SALON.

BOUTS DE DIALOGUES

— Eh bien! c'est ça le salon?
— Il paraît.
— Et l'on osait dire que cela serait remarquable?
— Il est remarquable, en effet; mais dans son genre...
— Ah ça, pourquoi donc a-t-on placé

alternativement un tableau clair et un tableau sombre?

— Une idée du président de la commission. Il paraît que cela se fait comme ça au Louvre.

— Aux musées du Louvre?

— Non, aux magasins.

— Ah!

— Tiens, qu'est-ce que c'est que cela? Un gamin qui bloqué et plus loin le même gamin couronné de laurier.

— C'est de la peinture morale. Il paraît que l'auteur aspire à devenir le fournisseur de l'imagerie Franklin.

— Idée pratique!

— Et cette femme en rose, qu'est-ce?

— Le catalogue dit « un passage intéressant. »

— Comprends pas...

— Mais quelle poitrine. Avez-vous jamais vu ça?

— Jamais... du moins depuis que je ne suis plus en nourrice!

— Ah, mais pas mal cet âne. Négligemment peigné cependant.

— Ah! Je sais ce que c'est. C'est le portrait d'un membre influent du jury de placement.

RENCONTRE.

La neige couvrait la terre
De son manteau froid et blanc;
Sur un buisson solitaire,
Perchait un oiseau tremblant.

Soudain, le soleil brillant
S'éleva aux cieux qu'il éclaira;
Sous ce rayon salutaire
L'oiseau reprend son élan.

Hier, mon âme était sombre
En elle tout était ombre
Et tout la faisait souffrir.

Mais je te vis... à ta vue
L'espérance est revenue
Et je crois à l'avenir.

FORTUNIO.

PAUVRE BÉBÉ

C'était le premier jour de l'an. J'avais passé ma journée en visites. Je rentrais, rempli d'une douce gaieté.

J'allais donc pouvoir me débarrasser de mes gants, de ma cravate blanche, du sourire officiel; j'allais redevenir l'homme de tous les jours, après avoir été, depuis dix heures du matin, l'homme du jour de l'an. Avez-vous remarqué combien l'on est banal et mécanique, ce jour-là! On est un peu comme la personnification d'une corvée. Et je songeais avec volupté au feu clair qui brûlait à cette heure dans l'appartement, à ma robe de chambre ramagée, au bien-être de chausser mes pantouffles. Je songeais surtout à ma petite Julie.

D'avance je la voyais accourir, ses bras ouverts; ses jolis petits bras grassouilletts, où les tissettes tremblaient comme des gouttes d'eau, dans les plis de sa chair rose. Elle me parlait, elle me faisait fête et sur ses joues s'étalait un beau sourire ravi. Ravi! Il y avait bien de quoi, car j'avais passé chez Giroux, et mes poches étaient bourrées de choses coûteuses et charmantes. Dame! il fallait bien la gâter un peu; elle était notre seule et unique enfant.

J'étais moi-même aussi heureux qu'elle; il me semblait que c'était à moi qu'on allait faire des cadeaux et je hâtais le pas, me sentant venir à la bouche de petits rires de joie enfantins. Nous habitions sur la hauteur. Notre maison avait un avantage: on la voyait de loin. C'était un des mes bonheurs, le soir, quand je rentrais, lassé et aspirant au repos, de l'apercevoir tout à coup dans toute sa hauteur, avec l'appel de toutes ses fenêtres et je ne sais quoi de cordial et de recueilli, qui me parlait des miens.

Il y avait surtout un coin de rue où elle m'apparaissait, comme si elle avait été à dix pas; puis à mesure que je montais la rue, elle s'amouïrissait derrière les toits et les tuyaux de cheminées.

Ce sont encore là les vraies joies de la vie. On a peiné tout le jour, on a l'âme et les sens brisés, et subitement la vue d'un mur derrière lequel s'abrite le meilleur de vous-même fait passer en vous un ineffable palpitation. Comme on est payé des ennuis de la journée! Comme on se promet de joie de

franchir le seuil et d'entrer, de presser contre la sienne des poitrines chaudes, de voir sourire et d'entendre chanter l'âme des vieilles choses habituelles !

Ce soir-là, le couchant mettait comme une tache vermeille dans les lucarnes du toit. Encore quelques pas et je verrais le quatrième étage, puis le troisième, puis le second. — Mon cher second ! Et comme cela, se rafraichissait la connaissance de chaque jour, jusqu'au coin de la rue où m'apparaissait la maison tout entière.

Les voilà bien, mes fenêtres ; et pour compléter la fête, j'aperçois ma femme tenant Julie dans ses bras. Elle a ouvert la croisée ; elle m'a vu ; elle se penche en me faisant de la tête des signes d'accueil.

Mon cœur bas plus vite, et oublieux de la rue, des gens qui passent, j'agite mon mouchoir au-dessus de moi ! Pensez donc toute une journée sans les voir.

Tout à coup — les larmes m'en viennent aux yeux en le racontant — je vis un petit corps, une petite masse de chair et de robes, rouler par-dessus la balustrade, glisser le long du mur, dans le vide, avec une rapidité effroyable ; et deux bras qui s'ouvrent, un corps qui se penche, deux mains affolées qui cherchent à ressaisir ce qu'elles tenaient la minute d'avant.

Ma Julie ! Mon enfant chérie ! Sa mère, en jouant, l'avait laissé échapper de ses bras !

Les cheveux se dressèrent sur ma tête. Je poussai un cri, les bras tendus comme pour la recevoir, et je demeurai un instant sans voir, sans penser — la rue, les maisons tournant autour de moi — comme frappé de mort. Puis le sang relua au cerveau ; je l'appelai par son nom, éperdu, et je ne fis qu'un bond jusqu'à la maison.

L'air quitté le matin, riante et heureuse, vrai nid de rire et de chansons et la retrouver froide et inanimée, défigurée, ne retrouver qu'un petit cadavre. Mon enfant ! Ma passion !

Du monde était attroupé devant la maison, regardant en haut et à terre... Mes yeux voyaient rouge ; je montai l'escalier en chancelant ; j'arrivai devant ma porte. Quel silence lugubre dans la maison ! Un deuil accablant la remplissait, et les murs les marches, tout semblait dire :

— Pauvre enfant ! Pauvres parents !
Je mis la clef dans la serrure, et j'appelai, je poussai un cri désespéré :

— Julie ! Julie !
Ma femme vint au devant de moi. C'est à peine si j'osai la regarder. Elle se traînait pâle, courbée, un mouchoir dans sa main.

— Mon ami...
— C'est terrible... je sais tout. J'étais au coin de la rue.

— Alors tu l'as vue tomber...
— Tomber, oui.
— Pauvre Julie !
— Oui, pauvre Julie ! Qu'allons-nous faire à présent ?

— Hélas ! mon ami ; en acheter une autre.
— Jamais !
— Cependant, il faudra bien. Que veux-tu que nous fassions des morceaux.

— Des morceaux !
Je la garderais, en proie à une idée terrible. Elle me souriait ; elle était folle.

— Mais, malheureuse ! m'écriai-je en me précipitant vers elle, où les as-tu mis, les morceaux ? Je veux les voir.

J'entendis en ce moment des gémissements dans la chambre voisine. Je poussai la porte et je vis Julie, ma petite Julie, en train de pleurer devant les débris d'un superbe bébé.

— Mon enfant !
Mes yeux allaient de Julie à sa mère, aveuglés par les larmes.

— Figure-toi, me dit ma femme. Je t'avais vu venir, et pour saluer ton arrivée, je m'étais mis à faire sauter dans mes bras, le bébé — cadeau de notre ami, M. Durand — quand un faux mouvement me l'a fait tomber des mains.

C'était donc le bébé ?
Ah ! ma chérie, dis-je en prenant Julie dans mes bras, c'est ton tour de me donner la vie ! Tous les millions de la terre ne pourraient payer les débris de ton bébé. Mets ton chapeau ; nous irons chez Giroux.

CAMILLE LEMONNIER.

CAILLOUX

Un ambitieux, pour arriver, passe sur le corps de tout le monde.

Pour parvenir, une femme n'a pas besoin d'employer le même moyen... au contraire.

On conte que la vieille M^{lle} X. tourmentait un de nos officiers pour l'accompagner en Afrique.

— L'expédition est au complet, disait notre militaire.

— Tâchez de me caser n'importe où ?

— Impossible, on vient de recevoir tous les chameaux nécessaires à la caravane, et nous partons demain !!!

M^{me} X. portait, à une des dernières soirées, une croix en or d'un très beau style et ornée de diamants magnifiques ; ce bijou se balançait sur sa poitrine très décolletée ; un journaliste, après avoir salué M^{me} X., restait en admiration devant elle....

— Vous examinez ma croix, dit celle-ci.
— Non Madame, je m'arrête au calvaire.

M., gommeux des plus *pschutt*, a été atteint par l'épidémie. Il rencontre l'autre jour son ami B. au *Continental* :

— Ah ! mon pauvre ami, exclame M., tu as bien failli ne plus me revoir, j'ai été très mal ; ces maladies, vois-tu, cela tue ou rend bête.

— Et je vois bien que tu n'es pas mort.

M^{me} D. est bête à ravir, mais elle a une poitrine admirable, ce qui faisait dire à L., le critique :

— Elle ne dit que des sottises et pourtant elle a des saillies adorables. F.

DEUIL.

J'avais de belles fleurs, mais est venu l'hiver
Dévastant mes massifs de glaïeuls et de roses ;
J'avais une fauvette : à nos climats moroses
Elle a fait ses adieux un jour de temps couvert.

A l'espoir enchanteur mon cœur s'était ouvert ;
L'illusion partit comme bien d'autres choses ;
Je rêvai gloire aussi : mais ces beaux rêves roses
Se sont évanouis sur mon chemin désert.

A certain ange blond j'avais donné mon âme,
Ma seule Muse était un regard de ses yeux ;
Ailleurs il prodigua son amour oublieux.

Comme tous mes trésors a disparu la femme ;
Depuis, plus un rayon à mes regards n'a lui ;
Fleurs, espérance, oiseaux, gloire, amour, tout a fui.

FIX.

Pavillon de Flore.

Nous publions aujourd'hui à notre 4^e page le portrait de deux artistes aimés du public : M^{me} Chalont et M. Desclos.

Il n'y a guère qu'une quinzaine que nous connaissons la jolie Anna de la Boucannière, mais on peut dire qu'en ce court laps de temps, elle a su conquérir tous les habitués du Pavillon de Flore, tant elle déploie de talent aimable et souriant, de grâce charmeresse.

Quant à M. Desclos, nous sommes heureux de lui payer, une bonne fois, le juste tribut d'éloges qu'il mérite. M. Desclos n'est pas un acteur quelconque, débitant d'une façon plus ou moins drôle, les rôles qu'on lui confie. C'est un artiste dans la véritable acception du mot, sachant comprendre et fouiller ses rôles, un artiste, donnant à chacun des personnages qu'il interprète, une physionomie caractéristique.

C'est là, sur les scènes de provinces, un mérite trop rare, pour n'être pas signalé.

Mardi prochain, au bénéfice de M. I. Ruth, directeur gérant, un *Lycee de Jeunes filles*, jolie pièce à maillots.

Il y aura foule.

Eden-Théâtre.

La jolie salle du Casino Grétry, transformée en une très agréable salle de spectacle, paraît décidément devoir devenir le rendez-vous de tous ceux qui aiment à passer agréablement leurs soirées.

Outre la troupe ordinaire, qui continue à avoir grand succès, nous avons à signaler le triomphant début d'une étoile des cafés concerts de Paris, M^{lle} Faure. Le public charmé par la voix et la personne — largement étoffées — de cette artiste, lui a décerné un quadruple rappel, lors de sa première apparition.

Avant huit jours, toutes les chansons du répertoire de M^{lle} Faure, seront répétées en chœur par tous les habitués de l'Eden.

LITTÉRATURE

Un journal aux allures franches et progressistes et qui n'a pour nous qu'un défaut : celui d'être écrit en italien est la

Revista italiana
giornale
politico — letterario — artistico
diretto da
A. Brandiere.

Esce in Paterno ogni giovedì.
Abonnement pour l'étranger : 18 frs. par an.

Les abonnés d'un an reçoivent comme prime l'*Iride* par A. Bandiera.

Bureaux du journal via Bandiera 99 p^o-p^o à Palerme.

La *Revue Italienne* s'occupe des lettres, des arts, des sciences, de l'enseignement et est rédigée avec beaucoup de talent.

C'est un des bons journaux, un des vaillants soldats de l'armée du Progrès et qui mérite d'être plus connu chez nous.

W.

Chronique Scientifique.

LES VÉGÉTARIENS.

(SUITE, voir notre numéro du 24 mars)

Une difficulté surgit évidemment. Tout le monde, dégoûté de la *chair*, se demande, avec anxiété, de quelle façon on arrivera, sans elle, à composer des menus possibles. Car enfin, si je reçois à ma table l'honorable chef du cabinet, je serais assez embarrassé s'il ne trouvait à se mettre sous son honorable dent, qu'une collation de ce genre :

Potage poireaux
Pommes de terre
Endives
Choux
Oignons
Ramonasses
Cornichons

La variété y est. Mais ça paraît drôle quand même !

Mon ami Tanneguy a prévu l'objection et il y répond, comme nous allons voir, de façon à contenter les plus difficiles. Voici une série de menus qu'il présente au public.

« Le froment de 1^{re} qualité se paie 3 sous la livre. Une quantité amplement suffisante pour une journée de nourriture reviendrait à 2 sous ; ajoutez 2 sous de sucre et de lait, 2 sous de fruits et vous aurez une nourriture saine et fortifiante au prix de six sous par jour. » Eh bien ? n'est-ce pas gentil ça : 2 sous de pain, 2 sous de lait sucré et 2 sous de fruits pour se nourrir tout un jour ! et encore c'est là, assure Tanneguy, un régime fortifiant ! Six sous ! C'est le prix de mon *masagran* !

Je me marie demain : pour moi 6 sous ; pour ma femme, 6 sous ; pour nous deux, 12 sous. Ça y est. Je noue les deux bouts !..

Mais, calmons-nous ! Voyons d'autres menus — car enfin, si bon que soit celui-là, il est agréable de ne pas le renouveler 365 fois par an.

« La farine d'avoine : celle de la meilleure qualité, coûte 4 sous la livre. »

« Vous ne pourriez guère en consommer plus d'une demi-livre en une journée. Cette quantité vous reviendra, sucre, lait, fruits compris, à près de six sous, et si vous y ajoutez du fromage, à 8 sous par jour. »

Du pain d'avoine. Pourquoi pas de suite un *picotin* ? Après tout, puisque Tanneguy qui n'est pas le premier venu, nous recommande cet aliment jusqu'ici réservé au cheval, pourquoi hésiter ? Ce n'est pas bien léger, mais l'estomac s'habitue à tout : les dindes avalent bien, en guise de dessert, des provisions de cailloux ! Le menu ci-dessus est un peu plus raffiné que le premier : il comprend en plus du fromage. Pour nous, Liégeois, le Herve est indiqué.

Autre échantillon : « Les pois cassés de 1^{re} qualité se vendent 6 ou 8 sous le litre. La valeur d'un litre fera une soupe épaisse et riche que vous pouvez assaisonner, si vous le voulez, avec des oignons et des carottes. Cette quantité vous donnera une semaine de nourriture saine et fortifiante, riche en ces éléments qui forment la chair. Une pâtée de pois, d'oignons et de carottes, pendant une semaine, pour la somme de 10 sous !... c'est la manne céleste. »

Mais, Tanneguy, avez-vous songé aux redoutables suites de cette ingurgitation de pois et d'oignons ? Avez-vous suivi dans le corps humain le travail de ces agents explosifs ?... Vainement je cherche dans votre savante brochure une trace de cette préoccupation qui a dû cependant ne pas échapper à votre perspicacité. Cette lacune est regrettable et en attendant que vous l'avez comblée dans une prochaine édition revue et augmentée, je m'abstiendrai de cette « soupe épaisse » dont le bon marché séduit au premier abord !

Voyons autre chose : « On pourrait, dites-vous, se nourrir parfaitement de bouillie de maïs et de mélasse, à raison de un franc par semaine. La mélasse est un article des plus nourrissants ». J'te crois, Tanneguy, mais je crains que ce produit écœurant, qui se mange à la cuillère, ne finisse, après une semaine, par inspirer aux estomacs les plus vaillants, une insurmontable répulsion. En carême, par pénitence, on pourrait à la rigueur se mettre à la mélasse, mais en temps ordinaire, ce serait, en vérité, bien dur... Ajoutez à cela que beaucoup de gens « sont déjà dans la mélasse ». Ce serait donc trop de mélasse.

Je préfère beaucoup ce que vous dites ailleurs : « Un plat de macaroni, une salade et du fruit, en fait-il davantage pour faire un excellent dîner. » Excellent, j'en conviens, seulement, vous me paraissez ne travailler que pour les *petits* appétits lorsque vous écrivez que « deux onces de macaroni suffisent pour le repas d'une personne ! » Franchement, deux onces, c'est peu.

Pour finir cette revue, je citerai la composition d'une soupe, inventée par un général bavarois, soupe dont vous faites l'éloge et qui constitue, pour *trois sous par jour*, une nourriture parfaite. « Cette soupe étant faite avec de l'orge, des pommes de terre, des pois et des oignons, auxquels on ajoutait un peu de fromage, de poisson salé et de vinaigre, quelques minutes avant de servir on y jetait du pain coupé en tranches. » Mein God ! on était sûr, en faisant le poirier dans son assiette, de rester fiché dans le potage, comme en terre un pieu !

J'ai donc suffisamment examiné la question de nourriture. Comme *boisson*, l'on devine

que Tanneguy et ses corréligionnaires ne patronnent que l'eau pure. Le vin, la bière, le cidre, le café, tout cela doit être proscrit. « L'eau pure, dit mon auteur, est encore plus nécessaire à l'entretien de la vie que les aliments eux-mêmes. » Voilà qui est clair.

Arrivons maintenant à l'examen des avantages que présente le système d'alimentation préconisé par l'École végétarienne.

III. — AVANTAGES

Ils sont nombreux. Voici les principaux :
1) Le régime végétal coûte beaucoup moins que le régime animal. Nous avons vu les prix et ce point sera admis par tous. *Donc* : économie.

2) Le régime végétal rend les hommes plus forts, plus robustes, donne infailliblement la santé et une longue vie. *Donc* : amélioration de l'existence physique de l'homme.

3) Le régime végétal, par ce fait qu'il améliore l'homme physiquement, l'améliore aussi moralement ; en effet, la sagesse antique l'a dit : « *Mens sana in corpore sano.* » Pour prouver l'exactitude de cette thèse, Tanneguy établit que « les plus sages des sages, les plus savants des savants ont adopté et recommandé le végétarisme comme la première condition du bien-être physique et moral de l'homme. » Il cite une pléiade de gens illustres qui se nourrissaient de végétaux exclusivement. Dans le tas, je figure les noms de Diogène, de Saint Jacques, de Porphyre, de Lamartine, d'Abelard, d'Alphonse Karr, de Voltaire, de Fénelon et de Bossuet. Si des têtes de cette force ont adopté les mœurs végétariennes, il serait vraiment inadmissible que les millions d'imbeciles qui grouillent sur notre planète, ne les imitassent pas ! Mes études particulières me permettent d'affirmer que *Abelard* avait pour le céleri une affection immodérée. Quoi d'étonnant d'ailleurs. « Le légume, dit mon savant Tanneguy, est précieux, non-seulement pour la nourriture qu'il renferme, mais aussi pour ses alcalis qui purifient le sang et calment les souffrances des victimes du rhumatisme. » *Donc* : amélioration de l'homme moral. (Cette conséquence n'est pas déduite explicitement par Tanneguy, qui d'ailleurs fait un fouillis inextricable de sa brochure). Je l'ai dégagée de l'ensemble de son travail et j'ose dire qu'elle est bien dégagée.

4. Le régime végétal, c'est Tanneguy qui parle, « possède, entre autres avantages, celui de rajourner et d'embellir la figure humaine ». Comme l'écrivain, ami des légumes, est malin, et sait que rien en ce monde ne se fait sans la femme, il accompagne ces mots de cette fallacieuse mention : *Avis aux dames !*... En Angleterre, selon Adam Smith, le fameux économiste, les plus belles femmes se trouvent parmi la basse classe en Irlande où on ne mange guère que des pommes de terre. *Brave Krompir !* et dire que parmi nos femmes, les femmes de la haute surtout, il en est beaucoup qui dédaignent cet honnête légume sous prétexte qu'il est commun ! Aussi en est-il bien peu de ces dames, qui aient une trompette passable !... *Donc* : rajeunissement et embellissement de la figure humaine.

5. Le régime végétal empêche « les cruautés que l'on pratique dans l'abattage des animaux, et qui sont un outrage à tout sentiment de justice ». Comme le dit éloquentement Tanneguy « n'est-il pas incompatible avec la sagesse infinie du Créateur, et insensé même, de supposer que l'homme, qui a une horreur instinctive du sang, ait été créé et mis au monde pour se nourrir de viande et en faire un aliment naturel et essentiel !... *Donc*... »

— Eh là-bas ! Votre Tanneguy est donc un mangeur d'herbes qui *pince* de la « sagesse infinie du Créateur » ? Un herbivore avec Dieu ? Fallait donc le dire plus tôt ! Je lui aurais dit son fait à débiteur de beefsteaks ! Un mouvement léguminaire *ad majorem dei gloriam !* des navets !..

EUSEBE LARBOUYAT.

(Membre correspondant des Académies de Cras-Avernas, de Fexhe-le-Haut-Clocher, de Grobbendonck, de Hoorebeke Saint-Corneille, de Zoetenaye, etc.....)

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.

Bar. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 00 h.

Dimanche 1^{er} et Lundi 2 avril 1883.

Représentation de M^{lle} Chalont, artiste du théâtre des Variétés de Paris.

Pour les 2 dernières représentations de l'immense succès : *La femme à papa*, opérette en 3 actes.

Intermède par M^{lle} Jeanne Oudry, MM. Vaunel et Molivier.

Grand Ballet par M^{mes} Pastor et Carmen.

Une Femme qui se jette par la fenêtre, vau-deville en 1 acte.

Mardi 3 avril, repris au bénéfice de M. I. RUTH, directeur-gérant. — *Un Lycée de jeunes filles*, opérette en 4 actes.

CASINO GRÉTRY

94, Boulevard d'Avroy, 94

Bureau à 7 1/2 h. — Rideau à 8 h

EDEN-THÉÂTRE

TOUS LES SOIRS

Pallet, pantomime anglaise, excentricités. Corps du ballet :

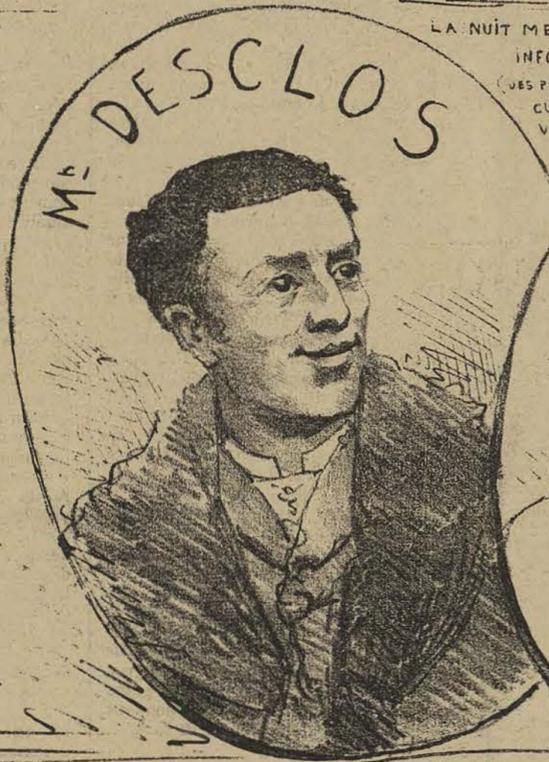
Orchestre composé de 20 musiciens, sous la direction de M. CROSSET.

Prix des places : Places réservées, 2 fr. ; Parterre, 1 fr. ; Galeries, 50 centimes. — 25 centimes en plus par place, les dimanches et jours de fête.

Liège — Imp. Em. PIERRÉ et frère, r. de l'Étuve, 12.

La Femme à Paya

Au Pavillon de Flore



M. DESCLOS



M. CHALONT

LA NUIT MES PETITS CHOUX
 INFORMEZ VOUS
 DES PETITS CHOUX QUE
 CULTIVERAIT
 VOLONTIERS

TOUS DEUX DE LA BOUCANIERE



DESCLOS PÈRE ET FILS



UN MARI COMPLET QUI AVANT D'OCIRE SON RIVAL, VEUT ENCORE AVOIR SA TÊTE PRESSEE SUR SON CŒUR